

Méditation borgésienne

Some thoughts inspired by Borges

Thierry Gaudin¹

¹ Consultant, gaudin@2100.org

RÉSUMÉ. Dans sa nouvelle intitulée "Tlön uqbar orbis Tertius" Borgès imagine un monde dans lequel les choses existent du fait de l'imagination des humains. Il prend l'exemple d'une marche qui aurait disparu parce qu'un mendiant aurait renoncé à venir y mendier. Il admet ainsi que l'imaginaire humain donne leur existence aux choses. S'il était encore de ce monde -mais l'a-t-il vraiment quitté- il verrait dans la Science, qui a progressé en défiant l'invisible et l'imperceptible, l'émergence discrète d'un autre monde, l'au-delà de la perception humaine, celui où l'imaginaire supplée aux insuffisances du réel.

ABSTRACT. In his short story entitled "Tlön uqbar orbis Tertius" Borges imagines a world in which things exist because of the imagination of humans. He takes the example of a walk that would have disappeared because a beggar would have given up coming there to beg. He thus admits that the human imagination gives things their existence. If he were still of this world -but has he really left it- he would see in Science, which has progressed by challenging the invisible and the imperceptible, the discreet emergence of another world, the one beyond human perception, the one where the imaginary makes up for the insufficiencies of reality.

MOTS-CLÉS. Autre monde, Imagination, Science de l'invisible, Science de l'imperceptible.

KEYWORDS. Other world, Imagination, Science of the invisible, Science of the imperceptible.

Anticipation borgésienne

Comme souvent en matière de prospective, les auteurs de fiction, en laissant parler leur inspiration, donnent des aperçus plus consistants que les prospectivistes officiels : H. G. Wells était meilleur dans ses romans que dans ses travaux de prospective officielle et conformiste.

Il est un auteur de fiction qui a travaillé particulièrement sur ce que pourrait être un monde habité par l'Imaginaire, tel que devrait l'être, au siècle prochain, celui de la civilisation cognitive. C'est Jorge Luis Borges, conteur aveugle, guide du vertige métaphysique,

Dans « Funès ou la mémoire », il imagine un homme qui posséderait une mémoire infinie. Nos machines progressent dans ce sens et le discours des fabricants d'ordinateurs tente de nous enivrer de cette nouvelle et formidable puissance de l'esprit, capable de satisfaire toutes les curiosités.

Mais Borges met en scène son personnage. Il faut à Funès une journée entière pour revivre une journée passée. Sa mémoire est si précise qu'elle n'omet aucun détail. Le souvenir se déroule à la vitesse d'origine, car toute accélération serait omission. Funès ne peut reconnaître : le chien de 8 h 32 n'est pas le, même que celui, de 8 h 37, car l'un est vu de face, l'autre de profil. Funès vit dans l'ombre, prostré. Trop d'informations l'agressent et ses souvenirs l'encombrent.

Par ces quelques traits, Borges introduit la réalité cognitive. L'inflation de la mémoire gomme la pertinence et suscite la nausée. Entre les choses et le mental, il y a le Verbe, qui structure à la fois le souvenir et l'action. Il est évocation. Il est aussi gestion de l'oubli.

Écrire un roman est une tâche longue et fastidieuse. Il faut camper des personnages, peindre des décors, évoquer des ambiances... À la place, Borges rédige la critique de l'ouvrage comme s'il avait été l'œuvre de quelqu'un d'autre.

Le procédé est puissant. Il lui permet de commenter une encyclopédie qu'il n'aurait jamais eu le temps d'écrire, celle d'un univers imaginaire (virtuel), « Tlön Uqbar Orbis Tertius ». C'est sa

nouvelle la plus visionnaire, en ce qui concerne la civilisation cognitive. Dans Tlön, en effet, tout procède de l'imagination. Les choses existent parce que les habitants y pensent.

Elles n'ont pas de réalité en dehors de cette perception. On se souvient de la marche d'un perron qui disparut le jour où un mendiant cessa d'y venir mendier. Je fais évidemment le rapprochement avec le fonctionnement des médias, dont le regard trouble suscite une réalité viscérale. Des peuples entiers ont disparu dans la famine ou le massacre, lorsqu'ils ont cessé de s'y intéresser.

On pourrait croire que cet idéalisme total annule la Science, dit Borges. Bien au contraire, il la multiplie. Les doctrines les plus incroyables abondent. Une d'elles en arrive à nier le temps : le passé n'existe qu'en tant que souvenir présent ; le futur n'existe qu'en tant qu'espoir présent ; quant au présent, il est à l'évidence insaisissable...

Une autre explique que l'univers et le moindre détail de nos vies sont un récit produit par un dieu subalterne pour s'entendre avec un démon. Une autre encore dit que pendant que nous dormons ici nous sommes éveillés ailleurs et qu'ainsi chaque homme est deux hommes.

« Parmi les doctrines de Tlön, aucune n'a mérité autant de scandale que le matérialisme. Quelques penseurs l'ont formulé, avec moins de clarté que de ferveur, comme qui avance un paradoxe. Pour faciliter l'intelligence de cette thèse inconcevable, un hérésiarque du XIe siècle imagina le sophisme des neuf pièces de cuivre... "Le mardi, X traverse un chemin désert et perd neuf pièces de cuivre. Le jeudi, Y trouve sur le chemin quatre pièces, un peu rouillées par la pluie du mercredi. Le vendredi, Z découvre trois pièces sur le chemin. Le vendredi, X trouve deux pièces dans le couloir de sa maison." L'hérésiarque voulait déduire de cette histoire la réalité - *id* est la continuité - des neuf pièces récupérées. Les défenseurs du sens commun répéteront que c'était une duperie verbale, fondée sur l'emploi de deux néologismes : trouver et perdre... Ils dénoncèrent la circonstance perfide : "un peu rouillées par la pluie du mercredi", qui presuppose ce qu'il s'agit de démontrer : la persistance des quatre pièces, entre le mardi et le jeudi...

Incroyablement, ces réfutations ne furent pas définitives., Cent ans après que fut énoncé le problème, un penseur non moins brillant que l'hérésiarque, mais de tradition orthodoxe, formula une hypothèse très audacieuse. Cette heureuse conjecture affirme qu'il y a un seul sujet, que ce sujet indivisible est chacun des êtres de l'univers et que ceux-ci sont les organes et les masques de la divinité [1]. X est Y et Z. Z découvre trois pièces parce qu'il se rappelle que X. les a perdues ; X en trouve deux dans le couloir parce qu'il se rappelle que les autres ont été récupérées... Trois raisons capitales déterminèrent la victoire totale de ce panthéisme idéaliste. La première, le rejet du solipsisme ; la deuxième, la possibilité de conserver la base psychologique des sciences ; la troisième, la possibilité de conserver le culte des dieux...

Dans les habitudes littéraires, l'idée d'un sujet unique est également toute-puissante. Il est rare que les livres soient signés. La conception du plagiat n'existe pas : on a établi que toutes les œuvres sont l'œuvre d'un seul et même auteur, qui est intemporel et anonyme... »

Les métaphysiciens de Tlön, dit Borges, ne cherchent pas la vérité, ni même la vraisemblance, ils cherchent l'étonnement [2]. Ils savent que leur art est une branche de la littérature fantastique... Par ces mots, sans en avoir l'air, il met en scène, dans leur véritable perspective, le fonctionnement des récits mythiques et religieux.

Dans une conférence prononcée à Paris dans les années 60, Borges complète son analyse en traitant de la littérature fantastique. On pourrait croire, dit-il, que l'Esprit, une fois libéré des contraintes de la réalité, s'élance dans les directions les plus imprévues. L'expérience montre, au contraire, qu'il retombe toujours dans les mêmes ornières.

La littérature fantastique est presque assez pauvre pour être classifiable. Elle tourne autour de quatre thèmes : le Temps, la Mort, la présence d'êtres différents et la Transfiguration. Pour ce dernier thème, il cite la plus courte des nouvelles : « Qui a raison ? Lao Tseu qui rêve qu'il est un papillon, ou le Papillon qui rêve qu'il est Lao Tseu ? »

Les passions simultanées [3]

J'ai une amie qui se torture parfois en se demandant si chacune des actions qu'elle a réalisées, les mots qu'elle a prononcés, étaient les plus appropriés, les meilleurs.

Souvent je pense qu'il serait bon qu'elle connaisse la thèse de l'illustre Ts'ui Pên qui, selon Stephen Albert, « croyait à d'infinies séries de temps, à un réseau croissant et vertigineux de temps divergents, convergents et parallèles. Ces trames de temps, qui se rapprochent, bifurquent, se coupent ou s'ignorent séculairement, embrassent toutes les possibilités. »

Pour situer un phénomène, certains scientifiques affirment qu'il suffit de quatre coordonnées : les trois premières pour l'espace et la quatrième pour le temps. Selon Ts'ui Pên, la quatrième coordonnée n'est pas une ligne de temps qui avance inexorablement mais une enceinte tortueuse et presque inconcevable de dimension infinie.

Dans un univers de Ts'ui Pên, mon amie dit à son compagnon qu'elle ne désire plus jamais le voir. Dans un autre univers, elle se jette à ses pieds et lui promet un amour éternel. Dans un troisième, elle le tue.

Dans l'univers où je parle, mon amie a quitté son compagnon et s'est convaincue que cette décision ne fut pas la bonne. Dans le deuxième, elle s'est repentie de s'être jetée à ses pieds~ Dans le troisième univers elle est en prison, elle vient de lire la thèse de Ts'ui Pên et pour survivre à sa faute, elle est en train de s'obliger à la croire. Elle réfléchit maintenant à la possibilité de passer d'un univers à un autre, de chercher un croisement de temps qui lui permette, au moins, d'ajouter un passé à celui si terrible qui pèse en sa mémoire.

Désespérée, elle invoque Ts'ui Pên et il lui apparaît en rêve, en commettant une erreur : tomber amoureux d'elle, tomber amoureux de cette meurtrière tellement différente des femmes qu'il a aimées ; tomber amoureux lui, précisément, qui s'était juré de renoncer à l'amour pour tracer les lignes entremêlées de son labyrinthe. Mon amie, peut-être par confusion ou par peur (qui osera affirmer qu'il connaît les causes d'une passion), sent un feu qui brille en son intérieur et quand tous les deux se touchent, les sensations sont tellement intenses, tellement incommensurables, qu'il ne reste plus de place dans leur réalité pour d'autres univers.

Quand la passion est allumée, le temps est linéaire et avance. Quand la passion s'éteint, le temps commence à bifurquer de nouveau.

Pouvoir de la reconnaissance

Ceci est une histoire vraie que m'a racontée ma mère : Le 25 août 1945, il fait beau sur les Champs-Élysées. Paris vient d'être libérée. Un soldat américain remonte l'avenue, les yeux baignés de soleil, dans la ville inconnue, le nez au vent des senteurs de l'été.

Il a débarqué le 6 avril, sous un déluge de fer et de feu. Dans une église, en Normandie, il a vu des femmes et des enfants mutilés, morts dans d'atroces souffrances. Depuis, ce n'était plus un combat, mais une traque. Implacable, sans peur, il poursuivait une bête aveugle, maléfique, sanguinaire et blessée.

Cinq mois après, il est dans Paris, avec l'étrange incertitude du lendemain de la tâche accomplie. Il est seul, ne sachant où aller. Ses pas le conduisent machinalement vers une terrasse de café. Il s'assoit tranquillement.

Le serveur apparaît et soudain la peur, qui ne l'avait pas effleuré pendant ces mois de combat, la peur ancestrale le saisit. Tout son passé lui remonte à la gorge. Car cet homme est noir. Il a subi les humiliations quotidiennes des Blancs du Sud.

Génération après génération, les descendants des esclaves présentaient la nuit, à bout de bras, leurs enfants au ciel, en leur disant : regarde la seule chose qui soit plus grande que toi. Son grand-père lui avait dit : il vaut mieux mourir pour la liberté que vivre une vie d'humiliation. Un jour, même les Noirs seront libres.

Mais il avait bien vu. Il y a des écoles pour les Noirs, d'autres pour les Blancs. Jamais il ne serait jamais tout à fait libre et digne. Le grand-père avait raison. De nos jours le danger est la seule issue.

Et ici, dans cette France labourée de haine, il y a aussi des cafés pour les Blancs, d'autres pour les Noirs. Comment pourrait-il en être autrement ? Il va se faire chasser.

Le serveur approche. Il commence à se lever, prend l'air confus d'un enfant pris en défaut. Le serveur, qui n'avait rien vu, dit d'un ton neutre : « Et pour Monsieur, qu'est-ce que ça sera ? » Alors, en une seconde, il sent un vertige, l'univers bascule. C'est la fin du vieux monde. L'improbable terre promise existe, elle lui est révélée d'une parole machinale. Ici, il n'y a pas de différence entre les Noirs et les Blancs. L'homme alors se rassied et se met à pleurer.

[1] On voit arriver le sujet de la Science, mais transposé au registre du sensible. Le thème est récurrent chez Borges. Dans une autre nouvelle, il suppose qu' « au moment suprême du coït, tous les hommes sont un seul et même homme ». Dans une autre, il dit que le bourreau et la victime se confondent.

Le débat sur l'unité du sujet a donné lieu à une crise en 1270. Voir l'ouvrage de Thomas d'Aquin, *Contre Averroès*, traduction d'Alain de Libera.

[2] Borges pousse la logique jusqu'au bout. Son audace est éclatante. À la réflexion, ne s'agit-il pas de ce mélange de surprise et d'acquiescement produit par les discours que les philosophes contemporains qualifient de « performatifs », pour l'élaboration desquels les publicitaires sont si bien payés ?

[3] Ce texte, écrit par une mathématicienne, d'inspiration borgésienne (cf. « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », in *Fictions*) me paraît bien illustrer l'approche cognitive : à la fois la multiplicité, l'enchevêtrement des choix et l'aspect technique des recours imaginaires, présentés ici comme curatifs, telles les visualisations tibétaines.

[4] Universitat de Barcelona, Departament de matemàtiques, article publié dans le n° 29 de la revue *Quadrature*.